



Jean-Michel Lou
L'Autre Lieu. De la Chine
en littérature

Gallimard, « L'Infini », 224 p., 19,50 euros

Depuis une dizaine d'années, on lit dans la revue *l'Infini* – et toujours avec intérêt – les articles que Jean-Michel Lou consacre tantôt à l'œuvre de Philippe Sollers tantôt à la civilisation chinoise et, le plus souvent, aux liens qui les unissent, aux rapports qu'elles entretiennent. À *Corps d'enfance, corps chinois. Sollers et la Chine* (2012) répond aujourd'hui *L'autre Lieu. De la Chine en littérature*, une série de brèves études où, sur un ton toujours personnel, Lou aborde certains des écrivains européens pour qui la Chine, d'une manière ou une autre, a compté : depuis les auteurs des Lumières et les Pères jésuites et sans oublier naturellement ni Claudel ni Segalen (à l'égard desquels il marque d'inattendues réserves). On pense surtout à Barthes et au regard subjectif qu'il porta sur le Japon (qui le ravissait) et sur la Chine (qui l'ennuya). Bien qu'il la connaisse beaucoup mieux que lui, Lou partage à l'égard de cette dernière la même et précieuse prudence méthodologique que Barthes. Il sait que de la Chine, au fond, nul ne sait jamais rien puisque quand on parle d'elle, « on ne fait que parler de soi ». Lou a ses raisons pour s'exprimer ainsi, dont il fait état. Né d'une mère chinoise qui ne lui a pas appris sa langue, il sent à quel point il est chinois tout en ne l'étant pas. Son roman familial se mêle à son essai savant quand il évoque les rencontres (réelles ou imaginaires?) de ses grands-parents avec Segalen ou Alexandra David-Neel. Kafka – qu'il cite et auquel il a consacré son premier livre: *le Petit côté. Un hommage à Franz Kafka* (2010) – note quelque part: « Au fond, je suis chinois et je rentre chez moi. » Ce qui revient, comme l'écrirait sans doute l'un de ces taoïstes auquel va la préférence de Lou, à ne s'en retourner nulle part. Puisque, écrit-il, « il n'y a pas de Chine non plus ».

Philippe Forest